



Louis Pauwels et Bernard-Henri Lévy au « Figaro-Magazine » : « Les idées sont aussi des personnages de roman. »

conceptions, donc, de l'« intellectuel ». D'un côté le Juste, le Vrai, le Bien, bref le culte des valeurs et de leur universalité. C'est, en gros, le schéma de l'affaire Dreyfus. L'intellectuel étant celui qui, à tort ou à raison, dans un geste d'une audace inouïe, se proclame l'intercesseur entre ces valeurs et la Cité. Et son adversaire étant celui qui, sous une forme ou sous une autre, à la manière de Maurras comme à celle de Marx ou bientôt de Sartre, plaide pour la relativité des valeurs, leur caractère circonstanciel ou « situationnel », etc. Et puis, de l'autre côté, vous avez la sacralisation de l'Histoire ou, plus exactement, de son supposé « Sujet ». L'intellectuel devenant, dans ce cas, le porte-parole de ce sujet, le confident de cette histoire. C'est là que le modèle se dévoie. C'est à cet instant que l'intellectuel risque de devenir criminel.

CE NOUVEAU DIEU, L'HOMME "PROLETARYEN"

L.P. — Le terme : intellectuel, au sens où nous l'employons dans ce siècle, est issu de l'affaire Dreyfus. Au moment de cette affaire, l'intellectuel est un artiste (je pense à Zola, par exemple) qui émerge de son œuvre pour défendre un innocent. Pour cet intellectuel-là, l'innocence doit être défendue contre les pouvoirs. Mais ensuite, que sont les intellectuels dits engagés ? Non plus des gens qui défendent l'innocence, mais qui refusent de

reconnaître ou qui justifient les crimes des Etats qui incarnent à leurs yeux l'idéal politique (URSS ou Allemagne nazie).

B.-H.L. — C'est vrai. Encore que Benda, je vous le rappelle, ne craignait pas de dire que la bataille dreyfusarde aurait été encore plus belle si Dreyfus avait été coupable.

L.P. — En voilà, un paradoxe !

B.-H.L. — C'est une boutade, oui. Mais elle est plus sérieuse qu'il n'y paraît. Car la question c'est : l'intellectuel dreyfusard défendait-il un innocent, ou des valeurs ? Le condamné de l'île du Diable ou la sainteté d'une justice immolée sur l'autel de la raison d'Etat ? Vous savez combien ces messieurs ont été déçus quand ils ont vu débarquer, en chair et os, leur martyr...

L.P. — Ecoutez : pour moi, les dreyfusards défendaient la vérité ! Comme Voltaire dans l'affaire Calas ! L'innocence et la vérité ! Ensuite, c'est autre chose. Les intellectuels se font aveugles aux crimes politiques. Drieu visite Dachau avant guerre, et trouve ça épatant. Romain Rolland, en 1920, visite les goulags de Lénine (Lénine, inventeur des goulags et des exécutions de masse, avant Staline). Et il se tait. Vous faites défiler dans votre livre des hommes qui, comme Drieu ou Brasillach à droite, comme Romain Rolland ou Aragon à gauche, vont être les témoins approbateurs du totalitarisme. Aragon chante la GPU.

B.-H.L. — Il dit, en effet : « Il nous faut une GPU. » Et quant à Drieu, il est quand

même le seul intellectuel doriotiste qui, à la fin des années 30, se proclame expressément « fasciste ». Bon. Le vrai problème à partir de là, c'est de savoir comment et pourquoi de tels égarements ont été possibles. C'est ça qui m'intéresse cette fois-ci. C'est ça que j'ai essayé de comprendre. Et c'est pour ça que je dis que j'ai tenté d'entrer dans la tête d'Aragon, Drieu, etc. Mon hypothèse, en gros, c'est que toute cette affaire est de part en part religieuse et que tous nos intellectuels ont réellement le sentiment de participer à la naissance d'une nouvelle religion. Une religion profane, d'accord. Une religion païenne. Mais une religion tout de même. Avec tout un côté transes, effusion lyrique, enthousiasme, prières en tout genre qui est le trait le plus frappant quand on écoute Romain Rolland à son retour de Moscou, ou Brasillach à Nuremberg. Tout notre petit monde célèbre ce nouveau Dieu qu'est l'homme nouveau « prolétaryen »...

"LA MEILLEURE NOUVELLE DE CETTE FIN DU XX^e SIECLE"

L.P. — Et dans l'émerveillement, taisons-nous sur les enchaînés et les fusillés.

B.-H.L. — C'est ça, oui. Mais avec, je vous le répète, ce fond sonore qu'est, à droite autant qu'à gauche, le désir de révolution. Quand Brasillach va à Nuremberg, il a le sentiment, lui aussi, d'assister à la nais-

